

PAUL-LOUIS GRENIER

45670

LA CHANSON DE COMBRAILLE

POÈMES EN LANGUE D'OC

AVEC TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD

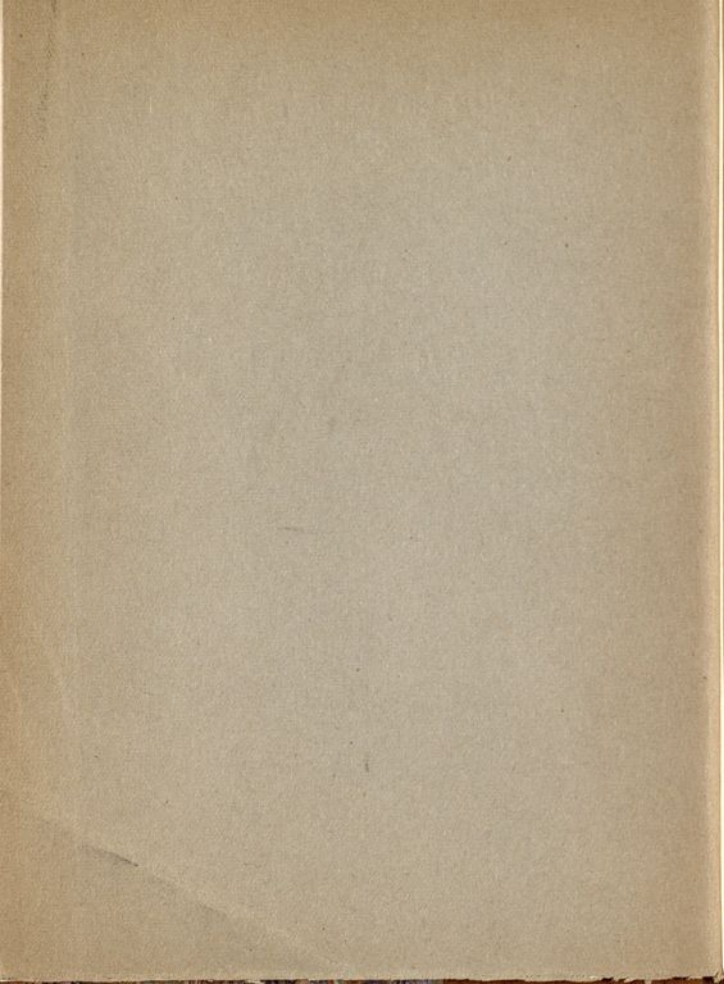


ÉDITIONS " OCCITANIA "

E.-H. GUITARD

TOULOUSE, 7, rue Ozenne — PARIS, 6, Passage Verdeau

1927



la Bibliothèque de la ville de Limoges.

P. L. Carrier

ancien conservateur de la Bibliothèque.

LA CHANSON
DE COMBRAILLE

DU MÊME AUTEUR

L'ARCHIPEL ENCHANTÉ. — Paris, *Société Litté-
raire de France*, 1920.

Tous droits réservés.

PAUL-LOUIS GRENIER

Lin

46670

ex. 1

LA CHANSON DE COMBRAILLE

POÈMES EN LANGUE D'OC

AVEC TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD



ÉDITIONS " OCCITANIA "

E.-H. GUITARD

TOULOUSE, 7, rue Ozenne — PARIS, 6, Passage Verdeau

*Il a été tiré
dix exemplaires sur Japon impérial
numérotés de 1 à 10.*

BIBLIOTHEQUE FRANCOPHONE MULTIMEDIA



3 8700 01 007 894 8

*Copyright by P.-L. GRENIER.
1927*

PRÉFACE

Je crois utile de donner quelques détails historiques sur la Combraille dans ma préface à ce recueil de poèmes que m'inspira mon pays natal.

Le territoire de la seigneurie ou baronnie de Combraille, dite aussi Pays de Combraille, se trouve entièrement dans le département de la Creuse. Avec les départements de la Corrèze et de la Haute-Vienne et les arrondissements de Confolens (Charente) et de Nontron (Dordogne), le département de la Creuse correspond à l'ancien Limousin. Au cours du Moyen-Age, huit grands fiefs furent formés du Limousin : la vicomté de Limoges (ou Limousin proprement dit), le comté de la Marche, les vicomtés d'Aubusson, de Turenne, de Comborn, de Rochechouart et de Bridiers, la seigneurie de Chambon ou baronnie de Combraille.

La baronnie de Combraille eut pour capitale Chambon (1) et plus tard Evaux. Chambon et Evaux, Lépaud, Auzance, Sermur, Crocq et Bellegarde étaient le siège de juridictions seigneuriales dénommées châtellenies. Au XIV^e siècle, les châtellenies de Crocq et de Bellegarde furent détachées de la baronnie de Combraille et formèrent le Franc-Allou. Mais le Franc-Allou fut plus tard incorporé à l'élection d'Evauz et désigné aussi sous le nom de Combraille. Il appartient au XVIII^e siècle à la maison d'Ussel.

(1) Chambon-Sainte-Valérie ou Chambon-sur-Voueize.

Le Pays de Combraille fait partie d'un ensemble de collines qui comprend tout le pittoresque bassin du Haut-Cher. Très différentes des monts d'Auvergne comme les autres monts du Limousin, les Combrailles, ou collines de Combraille, débordent sur les départements de l'Allier et du Puy-de-Dôme (1). Seuls, quelques ruisseaux du Pays de Combraille se rattachent au bassin de la Dordogne. Le bassin du Haut-Cher englobe à l'ouest Chénérailles, dont la charte en langue d'oc fut conférée dès 1266 par Hugues XII de Lusignan, comte de la Marche, qui avait, six ans auparavant, acheté la vicomté d'Aubusson (2). A la cour fastueuse des vicomtes d'Aubusson s'étaient, jadis, donné rendez-vous les plus illustres troubadours. Gaucelm Faidit et Gui d'Ussel y séjournèrent souvent (3).

En ces temps lointains, la langue d'oc, préservée de la corruption par une orthographe traditionnelle, jouissait,

(1) Montaignut-en-Combraille, ou mieux en-Combrailles (Puy-de-Dôme), doit son nom à sa situation dans les Combrailles, car il n'a jamais fait partie de la baronnie de Combraille qu'il ne faut pas confondre, non plus, avec la petite seigneurie de Combrailles-en-Val (Puy-de-Dôme).

(2) Cette charte fait partie des archives municipales de Chénérailles.

(3) Trois autres représentants de l'antique maison d'Ussel ont illustré la poésie occitane au Moyen-Age : Eble et Pierre, frères de Gui et leur cousin Elias.

Rainaut VI, vicomte d'Aubusson, a vraisemblablement composé une *tenson* (dialogue en vers) en collaboration avec Gui d'Ussel. Jean d'Aubusson, qui vivait aussi dans la première moitié du XIII^e siècle, en a composé une avec Nicolet de Turin ; il a laissé en outre une chanson et deux *coblas*, couplets satiriques adressés au troubadour Sordel, immortalisé par Dante dans la *Divine Comédie*.

Au XVII^e siècle, la vicomté d'Aubusson fit retour aux descendants de la maison d'Aubusson, dont les ancêtres, en partie ruinés par leur train de vie somptueux, avaient vendu les terres aux Lusignan.

tout au moins au point de vue littéraire, d'une grande unité (1). Elle n'était pas encore morcelée en une multitude de parlars. Ses principaux dialectes, le limousin, le provençal et le languedocien proprement dits, l'auvergnat, le dauphinois, le gascon, le béarnais et le catalan différaient d'ailleurs beaucoup moins entre eux qu'aujourd'hui. C'est le dialecte limousin qui s'imposa aux poètes du Midi, à des degrés divers, parce que la Marche limousine fut le berceau de la poésie lyrique méridionale et parce que, parmi les plus anciens troubadours, les plus grands furent Limousins ou écrivirent en limousin. La langue d'oc, devenue non seulement la langue littéraire des pays d'oc mais aussi d'une partie de l'Italie, porta d'abord le nom de langue limousine et c'est encore ainsi qu'en Catalogne et aux Baléares on appelle parfois le Catalan moderne (2).

Le dialecte limousin se subdivise actuellement en quatre

(1) La langue des troubadours, c'était la *dreita parladura*, langue de choix qui n'excluait pas les nuances provinciales mais n'était étroitement liée à aucune province. *Acabar* et *achabar* (achever), *cantar* et *chantar* (chanter), *Nadal* et *Nadau* (Noël), *dreita* et *drecha* (droite), *foc* et *fuoc* (feu), *ren* et *re* (rien) sont des exemples de ces nuances dialectales. Plusieurs d'entre elles se rencontrent souvent chez le même auteur.

(2) Ces vers célèbres du poète catalan Aribau (1798-1862) en témoignent :

« En *limousin* mon premier vagissement résonna, — quand du sein maternel je buvais le doux lait, — en *limousin*, chaque jour, je priais le Seigneur — et de cantiques *limousins*, je rêvais, chaque nuit. »
La « patrie limousine », ce fut, jadis, l'ensemble des pays d'oc.

En Italie, la langue d'oc était surtout désignée, au Moyen-Age, sous l'appellation de *provençal* parce qu'on a compris quelquefois sous le nom de Provence toutes les terres d'oc. Par contre, Limousins, Auvergnats, Provençaux, Languedociens, Gascons et gens de Guyenne ont été considérés, par certains, comme Catalans en raison de la commu-

sous-dialectes : le bas-limousin, le haut-limousin, le marchois et le périgourdin. Outre l'action de plus en plus dissolvante du français, ces sous-dialectes subissent, à leurs frontières, les influences plus ou moins sensibles des dialectes ou sous-dialectes voisins; c'est le cas du marchois par rapport à l'auvergnat dans la partie du département de la Creuse qui touche le département du Puy-de-Dôme.

Au Moyen-Age, on a désigné parfois sous le beau nom d'Occitanie les pays de langue d'oc et on y revient maintenant. Situé dans l'extrême Nord du monde occitan, le Pays de Combraille est un peu comme le Pays de Thulé — l'« ultima Thule » — de l'Occitanie. Presque aussi ignoré de certains géographes que cette terre de légende, il fut un pays d'ermîtes, de chevaliers et de fées.

nauté de langue. C'est sous cette appellation de Catalans qu'Albert de Sisteron, troubadour provençal, range les habitants des pays d'oc. L'appellation générale d'Occitans est préférable à toute autre, car elle ne prête pas à l'équivoque. L'impropre dénomination de *provençal* donnée par des philologues modernes à l'ancienne langue d'oc devrait, pour les mêmes raisons, être complètement abandonnée et remplacée par celle de *langue d'oc* ou *d'occitan*.

On sait que les appellations traditionnelles de *langue d'oc* et de *langue d'oïl*, désignant la langue du Midi et celle du Nord, ont pour origine le mot *oc*, particule affirmative méridionale, et le mot *oïl* qui est devenu *oui* en français moderne. Dans certaines contrées occitanes, le mot *oc* (oui) tend à disparaître. On y dit seulement *oc* (prononcé souvent *o*) à ses égaux ou à ses inférieurs et on y emploie, à tort, des expressions dérivées du français en s'adressant aux autres personnes. Dans d'autres contrées le mot *oc* n'est plus usité, en raison aussi de la prédominance du français. A cause de l'influence castillane, le mot *si*, qui appartient d'ailleurs aux deux langues, l'emporte sur *oc* dans les pays catalans.

REMARQUES

PROSODIQUES ET ORTHOGRAPHIQUES

A final correspondant à l'E muet français.

A final non accentué joue, dans les mots de plusieurs syllabes, le rôle de l'E muet français; il est rime féminine et s'élide devant un mot commençant par une voyelle ou l'H, non aspirée. Ex. : Es l'hor(a) una music(a) angelica traspassa. Il en va de même lorsqu'il est précédé d'un I et forme diphthongue avec cet I. Ex. : *gàbia, jàbia* (cage). Dans la langue d'oc A final sonne souvent comme un O (1) et parfois comme un E muet plus ou moins distinct (2).

A suivi d'une S qui termine un mot et correspondant à l'E muet français.

Cet A, non accentué, est aussi une rime féminine. Ex. : Est ser l'atristaran en las salas trop grandas. Il a, en Combraille, presque partout le son A, mais l'S ne s'y pro-

(1) Il en est ainsi même pour A final tonique. Ex. : *demá* (demain) prononcé *demó*.

(2) Dans certains pays catalans, A final non tonique a toujours un son qui se rapproche de la prononciation française de E dans *me, te, se*. Ex. : *biblioteca* prononcé *bibliou-tè-keu*. Ce son existe aussi parfois en Combraille où A final non tonique a presque partout le son O.

noncée qu'en liaison avec la syllabe initiale d'un autre mot (1).

E final, quand il est tonique, est marqué d'un accent.
Ex. : *seré* (serein).

Quand I final est tonique, il est, dans le présent volume, marqué d'un accent. Ex. : *chamí* (chemin) (2). Quand, au contraire, l'accent porte sur la syllabe qui le précède, c'est la voyelle de cette syllabe qui est accentuée. Ex. : *empèri* (empire). La règle est la même pour E et I suivis d'une S terminant un mot (3).

O final, accentué, est une rime masculine. O fermé final a, en général, le son de l'*ou* français, comme les autres O fermés, dans la plupart des dialectes occitans. Ex. : *chansó* (chanson). En certaines parties de la Combraille *los* (les), *mos* (mes), *tos* (tes), *sos* (ses), ont le son d'un O fermé (4).

U a, en langue d'oc, le même son qu'en français, sauf en catalan et dans certaines diphtongues où, comme dans *nòu* (neuf), il se prononce *ou*. Quand O précédant U a aussi le

(1) En certaines régions septentrionales de l'Occitanie, les consonnes finales ne se prononcent pas dans un grand nombre de cas; c'est la règle générale, non seulement pour l'R des infinitifs, mais aussi pour l'S, le T, le Z, le C, le P, etc. Il en est de même pour l'S suivie d'une autre consonne. Ex. : *testas* (têtes) prononcé comme les mots français *tes* et *tas*.

(2) Cette accentuation est de règle en catalan.

(3) I, lié à une autre voyelle, sonne plus ou moins; ainsi on peut écrire : *reina* (reine) ou mettre un accent aigu sur *i*.

(4) Par contre on y donne parfois le son de l'*ou* français à certains O ouverts. Ex. : *afors* (dehors) *aco* (cela) prononcés en certains endroits *afour* et *'cou*. Nous signalons cette autre particularité : la prononciation mouillée de L. Ex. : *blat* (blé) prononcé *blia* ou *bia*.

Dans la langue d'oc, *no* (non), *sautador* (sauteur, et. par extension, échelier), *flor* (fleur), etc. ..., mots où les O sont fermés, se prononcent surtout *nou*, *sautadou* et *sautadou*. *flour* et *flou*.

son de l'ou français, la diphtongue est imperceptible. Ex. : *dous* (doux).

Lh a le son de *ll* dans *charmille* et *nh* celui de *gn* dans *campagne* (1).

En général N finale précédée d'une R ne sonne pas. Ex. : *forn* (four), *corn* (cor), *jorn* (jour). Notons, à propos de ce dernier mot, que le J se prononce le plus souvent *dj*, *dz* (*djour*, *dzour*), ainsi que le G, quand cette dernière lettre est suivie d'un E ou d'un I. En certaines contrées, G et J sont prononcés comme en français.

Je signale, en passant, la tendance à reporter à tort, dans certains cas, l'accent tonique sur la dernière syllabe. Ex. : *semblàvan* (semblaient), *crijàvan* (eriaient), sont des rimes féminines comme les singuliers *semblava* (semblait) et *cridava* (eriait). Cette tendance fautive au déplacement de l'accent de l'avant-dernière syllabe existe, aussi, en certaines régions, pour les pluriels féminins en *as* et les singuliers féminins en *a*, où *a* sonne souvent comme *o*.

Je ferai, en terminant, une remarque sur les formes chuintantes limousines : ces formes se trouvent dans les meilleurs textes des troubadours plus méridionaux, parce que les premiers troubadours, qui appartenaient à la région limousine, ont influencé ceux des autres régions (2).

(1) En catalan on représente les sons mouillés de *l* et de *n* par *ll* et *ny*.

(2) *Chantar* (chanter), par exemple, y est employé à la place de *cantar*. On prononce actuellement *tchantà*, *tsanntà* et en certains endroits, abusivement, *chantà*.

LA CHANSON
DE COMBRAILLE

LA CHANSÓ
DE COMBRALHA

I

L'ERMITE

I

L'ERMITA

L'ERMITE

*Au confluent de la Tarde et du Cher
saint Marien veille, prie et jeûne,
et les rivières sont pleines de clair de lune
au pied du roc touffu où croît le buis amer.
Agenouillé, les bras en croix, l'ermite,
vêtu de guenilles et de rayons,
attend avec ferveur, émerveillé d'amour,
la vision qui rend son cœur pur à jamais.
C'est l'heure, une musique angélique passe
au-dessus des bois tranquilles où rêvent les oiseaux,
elle chante le soir lointain où la divine Face
embrasa d'un regard les étoiles aux cieux.
Marien voit le Père éternel en ses nues
et le Christ descendu des mondes invisibles,
le Christ qui vient vers lui,
disant : « De toute éternité, je t'aimais, ô mon fils. »*

Saint Marien, ermite, mourut vers l'an 513. Le lieu de pèlerinage

L'ERMITA

Au confluent de la Tarda e dau Char
sant Marian velha, preja e jejuna,
e las ribieras son plenas de clar de luna
au pe dau roc ramut ó creis lo bus amar.
Agenolhat, los bratz en crotz, l'ermita,
vestit de pelhas e de rais,
meravilhat d'amor, ferventament aspita
la visió qui ren son cor pur a jamais.
Es l'hora, una musica angelica traspassa
subre los boscs suaus ó sómjan los auzels,
chanta lo ser londan ó la divina Fassa
abrandet d'un regart las estelas aus cels.
Marian ve lo Pair eternau en sos nibles
e lo Christ dessendut daus mondes invisibles,
lo Christ qui ven vers ilh,
dizent : « D'eternitat, ieu t'amava, o mon filh. »

consacré à sa mémoire est encore très fréquenté par les habitants
d'Evaux, de Chambon et de Montluçon.

II

LA FLEUR D'OR

II

LA FLOR D'AUR

LA FLEUR D'OR

*Au crépuscule du soir où le vent d'hiver pleure,
Thérènce, l'abbesse autrefois bergère,
file sa quenouillée dans le jardin du couvent;
plus belle qu'Eve en sa première aurore,
elle a fui l'humaine volupté,
elle a choisi la joie qui demeure
et vaincu Satan, l'arrogant imposteur.
Un agneau blanc la suit comme quand elle était
gardant ses moutons, le long de la rivière
dont souvent l'eau impétueuse et sauvage
la porta comme un char sans mouiller ses pieds nus.
L'enfant miraculeuse, née sur les bords du Cher,
la plus gentille abbessè issue d'une femme,
file du lin pour l'autel
du saint mort dont l'esprit sème,
au printemps, d'odorantes fleurs.
Et Marien, saint des tonnelles,
des vergers et des abeilles,
Marien, le bon saint qui mûrit les treilles
et vivait de fruits verts et de miel,
fait s'épanouir, pour l'abbessè sans pareille,
une fleur d'or au crépuscule du soir.*

Sainte Thérènce, qui donna son nom à un bourg des environs de

LA FLOR D'AUR

En l'avesprau ó lo vent d'hivern plora,
Teréntia, l'abadessa antan pastora,
fila sa conlhada au jardí dau mostier;
belazor qu'Eva en sa primera aurora,
ela a chausit la joia qui demora
e vencent Satanàs, l'ufanós baratier.
Un anhel blanc la sec com quan ela era
sos moutós gardant, long de la ribiera
dont sovent l'aigua eschiva e rabiniera,
sens molhar sos pes nutz, la portet coma un char.
La miraclosa enfant, nascuda prop dau Char,
la gensor abadessa eissida d'una femna,
fila dau li per l'autar
dau sant mort dont l'esperit semna
a la prima, d'olentas flors.
E Marian, sant daus solombradors,
daus vergiers e de las abelhas,
Marian, lo bon sant qui madura las trelhas
e vivia de frutz vertz e de miau,
fai s'expandir, per l'abadessa sens parelhas,
una flor d'aur en l'avesprau.



Montluçon, avait une grande vénération pour saint Marien dont elle fut vraisemblablement contemporaine.

III

L'ARMÉE AILÉE

III

L'HOST ALADA

L'ARMÉE AILÉE

*Deux femmes s'en vont par les monts et les landes,
chevauchant, jusqu'au soir, au milieu de guerriers
vêtus de peaux d'aurochs et lanceurs de javelots.
L'une est clarté comme l'aube aux mains blanches,
l'autre, vieille et souffrante, est plus belle que la neige,
et toutes deux sont épouses de Dieu.*

*La jeune est abbesse et la vieille humble nonne,
pourtant elle est reine et fille de roi;
elle a voulu suivre la douce loi
de celle qui, consolation d'une longue existence,
est l'âme de son âme et la lumière de ses yeux.*

*L'abbesse Agnès avec Radegonde,
reine des Francs aux rouges cheveux,
va vers le Midi dont revient l'hirondelle,
vers Arles la sainte aux champs sacrés,
vers Arles la sainte et son cimetière
où pria saint Martial.*

*Ce matin elles passent près de l'étroite colline
dont Marien, l'homme au cœur céleste,
aima le vert et ténébreux empire;
elles désirent saluer les lieux faits de mystère
où l'ermite, en les bras d'un ange, expira.*

L'HOST ALADA

Doas femnas s'en van per los montz e las landas,
chavauchant, dusqu'au ser, en miei de ponhadors
vestitz de pels d'auocs e dardiers lansadors.

L'una es clartat com l'auba a las mas candas,
l'autra, vielha e dolenta, es belazor que niu,
e amdoas son esposas de Dieu.

La jova es abadessa e la vielha humil monja,
però es reina e filha de rei ;

ela a volgut segre la doussa lei
d'aquela qui, solatz de vida lonja,
es l'anma de son anma e lo lum de sos uelhs.

L'abadessa Anhés ambe Radegonda,
reina daus Francs aus roges chabelhs,
va vers lo Mieijorn dont reven l'hironda,
vers Arle la santa aus sagratz champelhs,
vers Arle la santa e son cementèri
ó prejet sant Marsau.

Pàssan, est matí, pres l'estreit costau
dont Marian, l'home au cor celestiau,
amet lo vert e tenebrós empèri ;
desiran saludar los luecs faitz de mistèri
ó l'ermita, en los bratz d'un angel, espiret.

*Elles ralentissent l'amble de leurs cauales rapides,
et, de l'autre côté des eaux houleuses,
elles contemplent les bois que Marien aime.
Alors une armée de colombes s'élève
au-dessus des bois obscurs, et, sans hésiter, vole
jusqu'aux voyageuses,
ainsi qu'un essaim vole
aux vergers ombreux et fleuris.
Et vers le Midi dont revient l'hirondelle,
vers Arles la sainte aux champs sacrés,
l'armée ailée part avec Radegonde,
reine des Francs aux rouges cheveux.*

Saint Martial se trouvait aux Alyscamps lorsque Jésus-Christ, ayant apparu à saint Trophime et à ses compagnons, consacra lui-même l'antique nécropole d'Arles.

Sainte Radegonde, morte en 583, traversa plusieurs fois le pays de

Alénton l'amblar de lors vistas eguas,
e, tras las redolentas aiguas,
míran los boscs que Marian amet.
Laor una host de colombas s'enansa
subre los boscs escurs, e vola, sens doptansa,
a las viatjairitz,
coma un eissam s'eslansa
aus vergiers branchutz e floritz.
E vers lo Mieijorn dont reven l'hironda,
vers Arle la santa aus sagratz champelhs,
l'host alada part ambe Radegonda,
reina daus Francs aus roges chabelhs.

Combraille. Selon les légendes locales une fontaine miraculeuse jaillit, à sa prière, sur une colline voisine de celle où vécut saint Marien. On construisit près de cette fontaine un sanctuaire qui existe encore.

IV

L'ARRIVÉE

IV

L'ARRIBADA

L'ARRIVÉE

*La chässe où le corps précieux
de sainte Valérie repose
chemine dans le soir ténébreux;
ses porteurs redoutent noise :
les collines sont pleines de brigands
qui brisent les cloches et les croix.
Les moines de Limoges, soumis à ce qu'impose
Dieu, arche des Vérités,
ont conduit le corps de leur sainte
au pays de Combraille où chante la Tarde hérissée de ro-
la terre est dure à leurs pieds nus; [chers;
noir est le ciel et noire est la contrée,
maintes fois une rafale affreuse,
de son aile immense,
frappe la troupe douloureuse
de ceux que rendent joyeux tous les ordres divins.
Voyageurs perdus dans les solitudes
sans étoiles et sans lumière,
ils écoutent la rumeur des saulaies
et la rivière courir avec un bruit de fleuve;
ils ne disent mot, ils prient en leurs cœurs
la sainte qui les voit de l'éternel rivage,*

L'ARRIBADA

La chapsa ó lo corps preciós
de santa Valèria repausa
chamina en lo ser tenebrós ;
sos portadors redóptan nauza :
las costas son plenas d'arlotz
qui brisan champanas e crotz.
Los monges de Lemotge, aclís a so qu'impausa
Dieu, archa de las Vertatz,
an conduit lo corps de lor santa
au país de Combralha ó l'aspra Tarda chanta ;
la terra es dura a lors pes deschaussatz ;
neir es lo cel e neira es la contrada,
mantas vetz una horra ventada,
de son ala desmesurada,
fer la dolorosa mainada
d'aquels que fan joiós totz los divis mandatz.
Viatjadors perduz en las solezas
sens estelas, sens lum,
escóutan la rumor de las salessas
e la ribiera corre ambe un retint de flum ;
no sónan mot, prèjan en lor coratge
la santa qui los ve de l'eternau ribatge,

*ils marchent accablés d'ombre, sans torche et sans lampe.
Soudain, un globe de feu, plus éclatant qu'un soleil,
surgit de la nuit; ô merveille!
une âme y brille
comme une perle en un rubis vermeil.
Les moines pèlerins l'ont bien reconnue;
l'âme sainte a parlé à leurs âmes émues
et montre à leurs regards,
malgré le noir désir de l'Ombre traîtresse,
la vallée de Chambon et ses prairies en fleur.*

Les bénédictins de Limoges fondèrent, aux temps carolingiens, le monastère de Chambon pour y recevoir les reliques de sainte Valérie. D'après certaines traditions son âme monta au ciel dans un globe de

màrchan grevatz d'escur, sens torcha e sens chalelh.
D'un cop, un orb de fuec, luzent mais qu'un solelh,
sort de la nueit ; o meravilha !
una anma i brilha
coma una perla en un rubí vermelh.
Los monges pelerís l'an be reconoguda ;
l'anma santa a parlat a lor anma esmoguda
e monstra a lor veguda,
maugrat lo neir desir de l'Escur traïdor,
la comba de Chambó e sas pradas en flor.

feu. La chässe contenant son corps fut détruite par les Huguenots en
1574.

V

LE SONGE

V

LO SOMJE

LE SONGE

*L'étoile des bergers, au ciel épanouie,
protège le château comme un regard de Dieu;
les anges du matin, sur une haute tour,
contemplant la vallée où danse un brouillard léger.
Jusqu'à ce que le soleil doucement la réveille,
Agnès de Chambon dort au château de son père;
elle rêve qu'un jour elle sera la mère
d'un chevalier, gloire des armées
libératrices du saint Tombeau,
et elle le voit, par delà l'espace et les années,
à l'arbre des batailles cueillir un vert rameau.
Près du blond chevalier est couché son lion fidèle;
le roi immense et roux des terres brûlantes
où rôde le Sarrasin farouche,
lèche les pieds du preux chaussé de fer.
Et, pendant qu'Agnès rêve, aux premières lueurs de
l'étoile des bergers regarde, avec tendresse, [l'aube,
dormir la mère enfant de Goulfier de Lastours.*

Agnès de Chambon, femme de Guy de Lastours, fut la mère de Goulfier de Lastours, seigneur de Pompadour, d'Hautefort et de Nexon. Joseph Roux a chanté, dans un émouvant poème de son *Epopée*

LO SOMJE

L'estela daus pastors, en lo cel espanvida,
assosta lo chastel coma un regart de Dieu ;
los angels dau matí, subre una tor ardida,
avisan la valada ó dansa un nible leu.
Trosque lo sol doussament la ressida,
Anhés de Chambó dort au chastel de son pair ;
somja qu'un jörn ela será la mair
d'un chavalier, glòria de las armadas
liberairitz dau sant Tombel,
e lo ve, tras l'espàci e las annadas,
a l'arbre daus estorns culhir un vert ramel.
Pres dau blon chavalier jatz son leó fiel ;
lo rei immense e ros de las ardentas terras
ó roda lo Sarrazi fer,
lecha los pes dau pros chaussat de fer.
E, pendent qu'Anhés somja en las luzors premieras,
esgarda, tendrament, l'estela daus pastors,
dormir la mair enfant de Golfier de las Tors.

limousine, ce héros légendaire de la première croisade, assisté dans les batailles par un lion qu'il avait délivré d'un gigantesque serpent. Gouffier épousa Agnès d'Aubusson.

VI

LE CHANT DU PRÉVÔT GÉRALD

VI

LO CHANT DAU PREBOST GERAL

LE CHANT DU PRÉVÔT GÉRALD

*Le prévôt Gérald, au pied de l'autel,
chante doucement pour le plaisir
des moines qu'unit
la divine flamme
du suprême Amour.*

*Le prévôt Gérald chante à la patronne
du monastère qui régénère :*

*« Sainte dame qu'Amour couronne
« au milieu de sa splendeur,
« sainte Valérie, fleur d'étoile,
« reine de la belle vallée
« où repose votre cœur de lis,
« protégez-nous, s'il vous plaît.
« Ecoutez ma voix lointaine,
« je vous parle en langue romane,
« sainte fleur de la haute plaine
« où sont les jardins du paradis.
« Votre bienveillance reconforte
« et rapproche du Sauveur;
« sur nous la grâce répand sa rosée,
« ô bonne dame limousine,
« quand vous priez le Dieu puissant.
« Sainte dame, espoir des preux,*

LO CHANT DAU PREBOST GERAL

Lo prebost Geral, au pe de l'autar,
chanta doussament per lo deportar
daus monges qu'aliama
la divina flama
de la Subramor.

Lo prebost Geral chanta a la patrona
dau mostier revidador :

- « Santa domna qu'Amor corona
- « en miei sa splendor,
- « santa Valèria, flor d'estela,
- « reïna de la comba bela
- « ó vostre cor de lir jatz,
- « assostatz nos, si vos platz.
- « Escoutatz ma votz londana,
- « vos parle en lengua romana,
- « santa flor de l'auta plana
- « ó son los hartz dau paradís.
- « Vostra benvolensa afortís
- « e dau Sauvador avezina;
- «ubre nos la gràcia rosina,
- « o bona domna lemozina,
- « quan prejatz lo Dieu poderós.
- « Santa domna, esper daus pros,

« pour le bien des pauvres
« et des malades également
« donnez à votre couvent
« une riche moisson;
« à la joie du pays
« que l'eau soit profonde,
« en été, pour les moulins,
« et que la Méchanceté se cache. »

Le prévôt Gérard, au pied de l'autel,
chante avec douceur; l'église est illuminée de rayons,
des toits jusqu'au seuil;
claire et songeuse
dans le firmament,
la lune d'avril,
dont l'aube est jalouse,
chemine lentement.

Le prévôt Gérard était à la tête du monastère de Chambon au commencement du XII^e siècle. Le moine investi de la dignité de prévôt marchait de pair avec l'abbé de Vigeois en Bas-Limousin. La

« per lo be de la paubriera
« e daus malaptes eissament
« balhatz a vostre covent
« una meissó subriera ;
« a la joia dau país
« que l'aigua sia prionda,
« en estiu, per los molis,
« e qu'Avolesa s'esconda. »

Lo prebost Geral, au pe de l'autar,
chanta ambe doussor ; l'egleisa es raïosa,
daus teitz au lindar ;
clara e cossirosa
en lo firmament,
la luna abrilhosa,
dont l'auba es gelosa,
chamina lentament.

prévôté de Chambon avait plusieurs prieurés sous sa dépendance,
entre autres ceux d'Aubusson et de Felletin.

VII

L'ÉMERAUDE

VII

L'ESMERAUDA

L'ÉMERAUDE

*Guillaume de Montluçon s'accoude à la tour de guet
qui du château domine
toutes les tours,
la ville et ses ponts-levis,
et ses murailles crénelées,
et la rivière, brillant
chemin d'argent
sous les rayons du soleil.*

*Le matin n'a pas pu réjouir ses pensées,
elles s'en vont loin vers les bois où se cache Ventadour,
donjon farouche qui d'Amour devint le lieu de prédilec-
dès qu'Agnès, sa fille, belle comme les roses, ^{[tion}
eut mis ses mains dans les mains d'Eble le Chanteur.
Guillaume n'a pas vu, aujourd'hui, un fidèle serviteur
apporter, à bride abattue, de ses nouvelles joyeuses.
Il sent son cœur se déchirer;
il imagine douleur et mort, quand une hirondelle
vient se poser près de lui, laissant tomber
de son bec une émeraude ronde,
plus verte que l'herbe profonde
des prés humides où croît l'aubier.
L'oiseau parle et lui dit : « Bon seigneur, je suis la fée
« du si lointain château de votre fille aimée.*

L'ESMERAUDA

Guilhem de Montlussó s'acoda a la miranda
qui dau chastel comanda
totas las tors,
la vila e sos pontz levadors,
e sas muralhas craneladas,
e la ribiera, luzent
chamí d'argent
sotz las solelhadas.

Lo matí n'a pogut alegrar sas pensadas,
s'en van luenh vers los boses ó s'escon Ventadorn,
fer domnhó qui d'Amor devenguet lo sojorn
des que sa filha, Anhés, bela coma las rosas,
mes sas mas en las mas d'Eble lo Chantador.
Guilhem, huci, n'a vegut un fiel servidor,
brida bassa, aportar de sas novas joiosas.
Sent son cor s'essebrar ;
pantaisa dol e mort, quan una hironda
ven se pausar pres d'ilh, laissant tombar
de son bec una esmerauda redonda,
mais verda que l'herba prionda
daus pratz aiguatz ó creis l'aubar.
L'auzel parla e li ditz : « Bon senhor, sei la fada
« dau tant longier chastel de vostra filha amada.

« Prenez cette pierre lumineuse,
« de ses sœurs ma grotte est pavée.
« Bon seigneur au cœur souffrant,
« chaque fois que vous voudrez contempler votre fille,
« regardez à travers la pierre où du vert magique luit. »
L'hirondelle est repartie dans le ciel d'été.
Guillaume aussitôt prend la pierre
et voit Agnès qui berce,
sous un vieux châtaignier au tronc vêtu de mousse,
son petit enfant riant aux fleurs
d'une pelouse ombreuse où dansent des bergers.

Eble II, seigneur de Ventadour et époux d'Agnès de Montluçon, avait été surnommé le Chanteur à cause de son talent de poète. Ventadour dépend actuellement de l'arrondissement de Tulle et doit sa véritable illustration à Bernard dit de Ventadour, fils d'un des plus

« Prenetz esta peira esmirada,
« de sas sors ma bauma es pavada.
« Bon senhor au cor chaitiu,
« chasqua vetz que voldretz contemplar vostra filha,
« regardatz tras la peira ó dau vert magic brilha. »
Repartida es l'hironda au cel d'estiu.
Guilhem pren la peira de briu
e ve Anhés qui crossa,
desotz un vielh chastanh au tronc vestit de mossa,
son enfantonet risent a las flors
d'un coderc solombrós ó dânsan daus pastors.

humbles serviteurs du château, qui célébra en des vers immortels la
femme de son seigneur. Bernard de Ventadour mourut moine à
Dalon, en Bas-Limousin.

VIII

LA VOIX QUI CHANTE

VIII

LA VOTZ QUI CHANTA

LA VOIX QUI CHANTE

*Il pleut et vente dans la nuit, repaire de la Peur.
Sous le ciel nuageux, où le croissant lunaire
semble fuir comme une barque en mer,
il gémit, avec son hallier sombre,
le château fier du nom illustre
de Guillaume, le feu duc au beau et gai parler.
Le château Guillaume gémit au sommet de sa colline;
sur la grande tour, le guetteur, en son manteau,
épie l'obscurité muette, et la pluie, et le vent.
Soudain une voix chante, une humble voix ailée;
elle voyage dans l'air; elle chante ce douloureux chant :*
« Je suis Guillaume, le feu duc d'Aquitaine,
« je suis le duc troubadour qui gagne le paradis
« en mendiant des prières comme un pauvre son pain.
« J'ai trop servi le Plaisir et les dames,
« j'ai trop raillé l'Eglise et ses soutiens,
« j'ai trop choisi l'ivraie et laissé le bon grain.
« Il est long le noir chemin qui monte aux étoiles
« et conduit jusque dans les bras de Dieu celui qu'on a
[racheté.

LA VOTZ QUI CHANTA

Plòu e venta en la nueit, repair dau Cremetar.
Sotz lo cel nivolós, ó la creissenta luna
sembla fugir coma una barca en mar,
gingla, amb sa romagiera bruna,
lo chastel fier dau nom preclar
de Guilhem, lo funt duc au bel e gai parlar.
Lo chastel Guilhem gingla au chap de sa poiada ;
subre la granda tor, la gaita enmantelada
agaita l'escur mut, e la ploia, e lo vent.
Sobdan una votz chanta, una humil votz alada ;
viatja permiei l'air ; chanta aquel chant dolent :
« Ieu sci Guilhem, lo funt duc d'Aquitanha,
« sei lo duc trobador qui lo paradís ganha,
« las pregieras queren coma un paubre son pa.
« Trop ai servit lo Plazer e las donnas,
« trop ai trufat l'Egleisa e sas colomnas,
« trop ai chausit l'abriaia e laissat lo bon gra.
« Es long lo neir chamí qui monta a las estelas
« e dusqu'aus bratz de Dieu mena lo reïmat.

*« Priez pour les âmes des morts; priez pour elles,
« priez pour moi, gardien de ce château aimé. »
La voix s'évanouit dans le vent qui tournoie,
et le guetteur, sur la tour, tremble, se signe et prie.*

Guillaume IX, duc d'Aquitaine, grand-père d'Eléonore d'Aquitaine, est le plus ancien poète lyrique du Moyen-Age. Le château Guillaume,

« Per las anmas daus mortz prejat ; prejat per elas,
« prejat per me, gardian d'aquel chastel amat. »
S'esvanezís la votz en lo vent qui torneja,
e la gaita, a la tor, trembla, se senha e preja.

dont des vestiges subsistent encore, dominait près de Chambon la
vallée de la Tarde, dans la direction d'Aubusson.

IX

LE RETOUR

IX

LO RETORN

LE RETOUR

*Malade d'un mal amer,
s'en revient de l'autre côté de la mer
Audebert à la barbe grise,
et la noire bise souffle
dans son heaume d'argent troué.
Courbé sur sa selle,
Audebert de Chambon revient de Terre sainte
au château de ses pères où croît la plante
de l'Espérance et du Passé.
Et la neige tombe et le sol est dur
sous son blanc vêtement;
la nuit tressaille de lumière,
les loups hurlent dans les chênaies,
les chouettes volent, étranges,
dans les bois pleins de clarté.
Le pèlerin à demi-mort chevauche à bride abattue,
cramponné au cuir de l'arçon.
Le bon seigneur de Montluçon
a voulu lui donner place
près d'un grand feu qui réjouit
en ce soir d'hiver,
mais le chevalier au souffrant visage*

LO RETORN

Malapte d'un mau amar,
s'en reven de tras la mar
Audebert a la barba grisa,
e bufa la neira bisa
en son elme d'argent trauchat.
Subre sa sela embronchat,
Audebert de Chambó reven de Terra santa
au chastel de sos pairs ó creis la planta
de l'Esperansa e dau Passat.
E la niu tomba e la solada es dura
sotz sa blancha vestidura;
la nueit trassalh de luzor,
los lups úrlan en las chassanhas,
las chavechas vòlan, estranhas,
en los boses ples de resplendor.
Lo pelerí miei-mort chavaucha a brida bassa,
enonglat au cuer de l'arsó.
Lo bon senhor de Montlussó
a volgut li balhar plassa
pres d'un gran fuec qui solassa
en aquest ser hivernau,
mas lo chavalier a l'enferma fassa

*court à la messe de Noël,
au château de ses pères où croît la plante
de l'Espérance et du Passé.
Courbé sur sa selle,
Audebert de Chambon revient de Terre sainte,
en son cœur sa jeunesse chante.*

cort a la messa de Nadau,
au chastel de sos pairs ó creis la planta
de l'Esperansa e dau Passat.
Subre sa sela embronchat,
Audebert de Chambó reven de Terra santa,
en son cor sa jovensa chanta.

x

LA VIEILLE

x

LA VIELHA

LA VIEILLE

*Ameil a, tout le jour, poursuivi les bêtes sauvages,
la nuit est proche, un saule frissonne
près de l'étang hanté par les oiseaux pêcheurs;
l'appel des courlis plaintifs
monte au ciel couleur d'opale.*

*Les mains sur l'arçon où est suspendu un sanglier,
Ameil de Chambon fait boire son cheval clair
à l'étang qui, parmi l'orbe vert de ses joncs,
brille comme une étrange mer morte.*

*Soudain, sous les ramées,
un bruit de socques trainés
par des pieds chargés d'ans
a frappé l'air de son claquement.*

*Ameil tourne la tête et voit, toute ridée,
une vieille qui vient vers lui, en détresse,
et qui pleure; son étonnant regard est bon.
Il tressaille et dit à la malheureuse :*

*« Que veux-tu, vieille? Quelle raison as-tu de pleurer?
Elle répond : « Je pleure ta faute,
« l'amour te réjouit pour te mieux déchirer. »
Et la vieille, tout à coup rajeunie
comme le soleil quand il ressuscite,*

LA VIELHA

Amelh a, tot lo jorn, segut la sauvagina,
probdana es la nueit, trembla una aubarina
pres de l'estanh trevat daus auzels peschadors;
lo clam daus corlieus cridadors
monta au cel color d'opalina.
Las mas subre l'arsó ó pen un porc singlar,
Amelh de Chambó fai beure son chavau clar
a l'estanh qui, permici l'orb vert de sas jonchadas,
brilha coma una estranha e morta mar.
Sobdanament, sutz las ramadas,
un brut de soccas traïnadas
per daus pes charjatz d'annadas
a tarabastat l'air de son clapant ressó.
Amelh vira la testa e ve, tota rimada,
una vielha qui ven vers ilh, en malastrada,
e plora; son regart meravilhós es bo.
Estramosís, ditz a l'endolorida :
« Vielha, que vols? De que plorar? »
Respon : « Ieu plore ta falhida,
« l'amor te rejauvís per te mielh essebrar. »
E la vielha, subran rajovenida
coma lo solelh quan ressida,

*c'est sainte Valérie vêtue
d'un vêtement radieux et vermeil.
Mais en un instant évanouie
l'apparition laisse Ameil
regrettant, au bord de l'Etang des Landes,
les années chastes où il donna terres à blé et brandes
aux moines de Dalon qui bâtirent Bonlieu.
Ce soir l'attristeront, dans les salles trop grandes,
la lumière des flambeaux et la chanson du feu.*

Plusieurs seigneurs de Chambon se sont appelés Amelius, c'est-à-dire Ameil ou Amiel, en langue vulgaire. Ameil de Chambon, le donateur des terres sur lesquelles fut construite l'abbaye de Bonlieu,

es santa Valèria vestida
d'un bliau raiós e vermelh.
Mas ad estrós esvanezida
l'aparició laissa Amelh
rancurant, aprop l'Estanh de las Landas,
los ans purs ó balhet seglieras e brandas
aus monges de Daló, bastidors de Bonluec.
Est ser l'atristaran, en las salas trop grandas,
e lo lum daus flambèls e la chansó dau fuec.

vivait dans la première moitié du XII^e siècle ainsi qu'Audebert dont il est parlé dans le poème précédent.

XI

LIESSE

XI

BAUDOR

LIESSE

*La brise de Pâques souffle,
toute la vallée est en liesse,
dans les prés, dans les bocages
des tentes et des gonfanons sont plantés;
dans les prés, sous les ombrages
paissent des chevaux armés.
Pernelle de Chambon, la gentille,
pure comme fleur d'aubépine
et source que la lune argente,
Pernelle au pied fin
est promise en mariage
à un jeune homme de haut lignage,
à messire Guy,
héritier des comtes d'Auvergne,
qui, de son arc d'aune,
sait tirer mieux qu'un archer.
Tous les bourgeois flânent;
une troupe de ménestrels chante;
du vieux Chambon la joie est grande;
pour la fille de ses seigneurs
du vieux Chambon toutes les tours
sont ornées d'oriflammes;*

BAUDOR

Bufa l'aura de Pascor,
tota la comba es de baudor,
en los pratz, en los boschatges
tendas, gonfanós son dreissatz;
en los pratz, sotz los ombratges
páisson daus chavaus armatz.
Peirona de Chambó, la genta,
pura coma flor d'aubespí
e font que la luna argenta,
Peirona au pe fi
es promesa a maridatge
ad un jovent d'aut linhatge,
a messer Gui,
heretier daus comtes d'Auvernha,
qui, de son arc de vernha,
sap traire mielhs qu'un archer.
Totz los borgés son de lezer;
de joglars chanta una banda;
dau vielh Chambó la joia es granda;
per la filha de sos senhors
dau vielh Chambó totas las tors
son adornadas d'auriflors;

*les plus vaillants amateurs de tournois
du pays sont venus en foule,
le soleil de printemps embrase
les boucliers et l'or des étendards,
l'eau des rivières frôle
les écluses de ses clartés.*

Guy II, qui devint comte d'Auvergne en 1195. épousa en 1180 Pernelle de Chambon, fille d'Amelius III, seigneur de Chambon. Ils eurent

los mais valentz tornejadors
dau país son vengutz a randa,
lo solelh de prima abranda
los escutz e l'aur daus sendatz,
l'aigua de las ribieras randa
las esclusas de sas clartatz.

plusieurs enfants; une de leurs filles se maria avec le troubadour
Raymond de Turenne.

XII

LE GUETTEUR

XII

LA GAITA

LE GUETTEUR

*Celui qui, depuis trente ans, garde les Chambonnais,
Léonard Badasac, le vieux guetteur difforme,
a trop bu, hier soir, de vins de Cahors et de Bourbonnais;
il somnole et ronfle sous son harnois.
Il semble un saint dans sa niche, là-bas, au-dessus de la
où trois chats-huants sont cloués. [porte
Déjà le soleil se lève et de tous côtés
commencent les hirondelles
à danser leurs rondes;
déjà du lit
sautent des bourgeois, à cause de la clarté du jour :
Badasac ronfle comme un four.
Un papillon qui prend son nez pour une rose
voltige autour;
sur sa narine droite une mouche audacieuse travaille
à sa toilette matinale :
Badasac ronfle toujours.
Il n'entend pas le cri enroué du cor
où, à tour de rôle, devant la porte close,
soufflent deux voyageurs tout enivrés de bruit;
ce sont deux gais jongleurs du château d'Aubusson
dont le seigneur reçoit royalement
les troubadours chantant une chanson nouvelle.*

LA GAITA

Lo qui, depueis trenta ans, garda los Chambonés,
Liaunart Badasac, la vielha gaita torta,
arser a trop begut Caors e Borbonés;
sommola e ronfla sotz son arnés.
Sembla un sant en sa nicha, alai, subre la porta
ó tres chavans son clavelatz.
Ja lo solelh se leva e de totz latz
coménsan las hirondas
a dansar lors redondas ;
ja de las espondas
s'eslânsan daus borgés, per la clartat dau jorn :
Badasac ronfla coma un forn.
Un parpalhol qui pren son nas per una rosa
volita a l'entorn ;
a sa niffa destra obra una moscha arderosa
sa penchenada matinosa :
Badasac ronfla totjorn.
N'enten lo crit enrauchat dau corn
ó, chascun per lor vetz, davant la porta clausa,
búfan dos vianantz tot enivratz de nausea ;
so son dos gais joglars dau chastel d'Aubussó
dont lo senhor recep de reiala faissó
los trobadors chantant una nova chansó.

*Las de compter verrous et serrures,
les jongleurs rapprochent leurs montures,
l'un se tient debout sur l'une, et l'autre, se juchant
sur les épaules de son compagnon,
gratte le nez du vieux avec un rameau piquant.
Le bancroche ouvre un œil et lui dit : « Bel enfant,
« pourquoi m'as-tu réveillé? Je rêvais
« que la fille d'un géant,
« qui me cajolait
« dans un pré, non loin d'un échelier,
« à longs coups m'abreuvait
« du vin de son hanap plus grand qu'un cuvier. »*

Fatigatz de comptar verrolhs e serraduras,
rapròpchan los joglars lors montaduras,
l'un se ten dreit subre una, e l'autre, se juchant
a las espallas de son compan,
grata lo nas dau vielh ambe un ramel fissant.
Lo bistort ubre un uelh e li ditz : « Bel enfant,
« perquè m'as revelhat ? Somjava
« que la filha d'un jaiant,
« qui m'amistonava
« en un prat, pres d'un sautador,
« a longs cops m'abeurava
« dau vi de son enap mais gran qu'un bujador. »

XIII

LE TRIBUT DES JONGLEURS

XIII

LA SOLDADA DAUS JOGLARS

LE TRIBUT DES JONGLEURS

*Claire est la prairie
étoilée de fleurs,
clair est le temps de la journée joyeuse
où les jongleurs vont payer tribut
à la fontaine chérie des bergers.
Sainte Valérie est leur patronne;
dans sa fontaine, douce à ceux qui souffrent,
les jongleurs venus de Narbonne,
de Toulouse, de Carcassonne,
de Marseille, de tous pays,
jettent des sous et des maravédís.
Pour honorer la puissante sainte,
leur troupe allègre
commence à galamment danser;
en les voyant se divertir,
vous diriez d'un essaim d'abeilles,
vous diriez de mouches vermeilles
qui tournent au soleil de mai.
Ils ont des moutons à trois cornes,
achetés dans des contrées lointaines,
des guenons, un perroquet
sonnant de petites cloches*

LA SOLDADA DAUS JOGLARS

Clara es la prada
de flors estelada,
clar es lo temps de la gaia jornada
ó los joglars van païar soldada
a la font chara aus pastors.
Santa Valèria es lor patrona;
en sa font, doussa aus sufridors,
los joglars vengutz de Narbona,
de Tolosa, de Carcassona,
de Marselha, de totz país,
gítan sols e marabotís.
Per honorar la santa poderosa,
lor tropelada joiosa
comensa a galament dansar;
en los veire se deportar,
diriatz d'un eissam d'abelhas,
diriatz de moschas vermelhas
qui víran au solelh de mai.
An daus moutós a tres banas,
achaptatz en terras londonas,
de las simjas, un papagai
sonant de petitas champanas

*et parlant comme les prédicateurs,
ils ont des chiens qui montent à cheval
et des ânes qui savent compter.
La pieuse danse est terminée,
et chaque jongleur commande
à ses bêtes de travailler.
C'est la fin de la réjouissance;
la doyenne de l'assemblée
(une vieille femme barbue
à qui le bon vin agrée
plus que l'eau d'un monastère)
joue du chalumeau,
juchée sur une chamelle
dont un ours est le chamelier.*

Au Moyen-Age sainte Valérie était la patronne des jongleurs. La

e parlant com los preichadors,
an daus chis chavauchadors
e daus asnes comptadors.
La piosa dansa es achabada,
e comanda chasque joglar
a sas bestias de trabalhar.
Es la fi de l'esbaudejada ;
la deiana de l'assemblada
(una vielha femna barbada
a qui lo bon vi agrada
mais que l'aigua d'un mostier)
bufa de la chalamela,
juchada subre una chamela
dont un ors es lo chamelier.

fontaine dont il s'agit est située dans une prairie de la vallée de
Chambon.

XIV

FRÈRE SYLVAIN

XIV

FRAIR SILVAN

FRÈRE SYLVAIN

*Près de la rivière obscure où la sirène errante
chantait autrefois à la belle étoile,
frère Sylvain suit son chien, sa chèvre et ses moutons.
Le ver luisant brille; une chauve-souris
tournoie, muette et rapide; elle est comme une pensée
dans l'esprit d'un pêcheur, tourment du Dieu clément.
Le chemin est pierreux, tantôt un caillou roule,
tantôt il choit dans la Voueize où il s'enfonce
tel qu'un noir souvenir au cœur d'un homme en pleurs.
Frère Sylvain pour l'église a cueilli quelques fleurs,
mais son âme est ailleurs :
son âme court les monts et les plaines lointaines
où les jongleurs s'en vont, riant, jusqu'à la mer;
plein d'amertume, il songe à leurs joies humaines
et maudit tristement la voix des cloches
l'appelant au couvent, lui qui fut jongleur.
Alors que vibre au ciel un dernier son de cloche,
une prodigieuse clarté, illuminant la rivière
— si claire qu'on pourrait y compter les poissons —,
frappe le moine, oubliant d'aller à la prière,
de ses flèches éblouissantes.
Il voit un ange marchant sur l'eau radieuse,*

FRAIR SILVAN

Pres la ribiera escura ó l'edranta sirena
antan chantava a la serena,
frair Silvan sec son chi, sa chabra e sos moutós.
L'esclara-bovier brilha; una rata-pennada
torneja, muda e vista; es coma una pensada
en l'esme d'un pechaire, afan dau Dieu pietós.
Peirós es lo chamí, quora un calhau redola,
quora chai a la Vóuzia ó crolla
tau qu'un neir sovenir au cor d'un home en plors.
Frair Silvan per l'egleisa a culhit quauquas flors,
mas son anma es alhors :
son anma cort los montz e las londanas planas
ó los joglars s'en van, risent, dusqu'a la mar ;
somja, ple d'amaror, a lors joias humanas
e mauditz tristament la votz de las champanas
l'apelant au mostier, ilh qui fuguet joglar.
Laor que trembla au cel una berla estremiera,
una espantosa lutz, esmirant la ribiera
— tant canda qu'hom podria i comptar los peissós — ,
fer lo monge, oblidant d'anar a la pregiera,
de sos emblauzentz sagetós.
Ve un angel marchant subre l'aigua raiosa,

*son merveilleux visage
resplendit de larmes comme une source au soleil.
L'ange porte en ses mains la miraculeuse lampe,
guide des Elus, vers le divin Royaume,
par delà l'Océan du Monde et les palais de verre
dont l'Archange de Mort parsème les écueils.
Plus pâle qu'un linceul et murmurant un psaume,
frère Sylvain, sur la berge, est tombé à genoux.*

sa chara espectaculara
de larmas resplandís coma font au solelh.
L'angel porta en sas mas lo miraclos chaleh,
guida daus Elegitz, vers lo diví Reiaume,
tras l'ocean dau Monde e los veiris chapdolhs
dont l'Archangel de Mort semena los escolhs.
Mais pale qu'un linsol e murmurant un psaume,
frair Silvan, subre l'or, es tombat d'a genolhs.

XV

LE PUY FERRÉ

XV

LO PUEI FERRAT

LE PUY FERRÉ

*La mêlée fut ardente, les flèches enchantées
sifflaient, au soleil, comme des serpents ailés;
les gars de Lupersat, Erolas, les Fumades,
ceux de Cornemule, Eroletas, Montaut,
tiraient de l'arc sur les routiers et criaient aussi fort
que leurs trompes, rauques comme l'effrayant gosier
du taureau infernal qui se précipite, en mugissant,
du sommet des collines, à la nuit tombante.*

*Les routiers ont fui en emportant leur chef;
ils ont fui devant l'armée des flèches aiguës
à minuit par les mains des fées,
dont la lune était la meule de rémouleur.*

*L'Ombre a déployé son mystérieux étendard,
la terre et le ciel sont plus noirs que le Tentateur éternel,
mais, sur le champ de bataille, les flèches enchantées
brillent, moisson de fer où vit une clarté.*

Situé près du village de Croizet-Chevalier (commune de Lupersat), le Puy-Ferré doit son appellation à un combat entre les habitants du pays et des routiers anglais. Ce champ, d'après une

LO PUEI FERRAT

L'estorn fuguet cozent, las flechas encantadas
siulâvan, au solelh, com de las serps aladas ;
los gartz de Lupersac, Erolas, las Fumadas,
aquels de Cornamula, Eroletas, Montaut,
archâvan los rotiers, cridâvan aitant aut
que lors corns, enrauchatz coma l'horra cornhola
dau taur d'infern qui brama e rolla
de las costas, en l'avesprau.

Los rotiers an fugit, emportant lor chaptau ;
an fugit davant l'host de flechas agusadas
a mieja-nueit per las mas de las fadas,
dont la luna era la mola d'esmoledor.

L'Escur a desplejat son senhau celador,
terra e cel son mais neirs que l'etern Tentador,
mas, au champ de l'estorn, las flechas encantadas
brilhan, meissó de fer ó viu una luzor.

tradition populaire, était littéralement couvert de flèches après cette sanglante rencontre.

On désigne sous le nom de « la brame » (*la brama*) le taureau fantastique auquel il est fait allusion.

XVI

LE COMTE
AUX MANTEAUX D'OR

XVI

LO COMTE
AUS MANTELS DAURATZ

LE COMTE AUX MANTEAUX D'OR

*En ses jardins de murs fleuris enclos,
le dissipateur de ses baronnies,
le laid comte d'Auvergne aux cent manteaux d'or
écoute jouer de la mandore par le roi de l'Hypocrisie,
Aubert de Puychalin, qui l'a ensorcelé;
il regarde tourner dans leurs cages de fer
ses tigres, ses lions, ses lynx et son taureau sauvage.
Le comte prodigue regrette amèrement
d'avoir vendu sa Combraille où Droiture
chevauche nuit et jour contre Déloyauté,
et, malgré la musique, une douleur le point;
il pense à la Combraille, à son armée sûre,
à ses bons chevaliers Chaussecourte et Le Groing.
Le scieil, rassasié de caresser les roses
que le comte anxieux tient en ses mains jalouses,
met des heaumes de feu aux tours du château.
Le joli Puychalin dit : « Seigneur gentil et beau,
« je sais un nouvel air de viole,
« à l'agréable mélodie,*

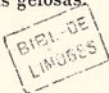
LO COMTE AUS MANTELS DAURATZ

En sos jardís de murs floritz serratz,
lo gastador de sos barnatz,
lo lait comte d'Auvernha aus cent mantels dauratz
escouta mandurar lo rei de la Bauzia,
Aubert de Pueichali, qui l'a pres en fadia ;
il regarda virar en lors jábias de fer
sos tigres, sos leós, sos lins e son taur fer.
Lo comte degalhier greument rancura
d'aver vendut sa Combralha ó Dreitura
chavaucha nueit e jorn encontra Forfaitura,
e, maugrat la musica, una dolor lo ponh ;
pensa a la Combralha, a son host segura,
a sos bons chevaliers Chaussacorta e Lo Gronh.
Lo solelh, rassaziat de manejar las rosas
que lo comte angoissós ten en sas mas gelosas,
met daus elmes de fuec a las tors dau chastel.
Lo coindet Pueichali ditz : « Senhor gent e bel,
« sabe novela violadura,
« d'agradiva tempradura,

« qui chassera votre regret
« et sera un gai langage
« pour votre âme courtoise, pour votre cœur fidèle. »
Le comte ne répond pas à son mauvais ange;
et le soleil se cache, et s'effeuillent les roses
que tristement tiennent ses mains jalouses.

Jean II, comte d'Auvergne, fut appelé le mauvais « mesnagier » parce qu'il dissipa la plus grande partie de son patrimoine. Aubert de Puychalin, son favori, avait pris sur lui un tel empire qu'on le prétendit ensorcelé grâce à la complicité d'une vieille sorcière surnommée Blanchette. Jean II descendait de Pernelle de Chambon dont il est parlé dans le poème intitulé *Baudor*. Pernelle de Chambon avait

« qui chassará vostra rancura
« e será gaia parladura
« a vostra anma cortesa, a vostre cor fiel. »
No respon lo comte a son mal angel ;
e lo solelh s'escon, e s'esfuèlhan las rosas
que tristament ténon sas mas gelosas.



apporté en mariage la Combraille à Guy II, comte d'Auvergne. Jean II la vendit au sire de Giac qui la cêda à Louis II, duc de Bourbon à la fin du XIV^e siècle.

Les Chaussecourte et les Le Groing rendirent hommage aux comtes d'Auvergne pour leurs terres de Combraille jusqu'à la vente de cette seigneurie par Jean II.

XVII

LE BON DUC

XVII

LO BON DUC

LE BON DUC

*Sonnez de la trompe, ô gardes,
sonnez de la trompe sur les tours;
déployez vos oriflammes :
le duc, avec ses serviteurs,
ses barons, ses guerriers d'élite,
ses meutes farouches, ses autours
et ses éperviers de chasse,
arrive à Montluçon, sa joie et ses amours.*

*Le vieux Louis, duc des fleurs de lis,
le duc Louis qui ne sait point mentir,
le duc chenu au regard ferme et bon,
qui gouverne et Combraille et Bourbon,
entre au château de Montluçon.
Sonnez de la trompe, ô gardes,
sonnez de la trompe sur les tours.*

*La nuit qui suit la Saint-Laurent-Martyr,
la nuit où voyagent les étoiles au ciel,
le vieux Louis, duc des fleurs de lis,
le duc chenu au regard d'adolescent,
le duc chenu entend de Mort l'appel.*

LO BON DUC

Sonatz trompas, o gardadors,
sonatz trompas subre las tors;
desplejatz vostras auriflors :
lo duc, ambe sos servidors,
sos barós, sos abduradors,
sas motas feras, sos austors
e sos esparviers chassadors,
arriba a Montlussó, sa joia e sas amors.

Lo vielh Loís, duc de las flors de lir,
lo duc Loís qui ges no sap mentir,
lo duc chanut au regart ferm e bo,
qui senhoreja e Combralha e Borbó,
entra au chastel de Montlussó.
Sonatz trompas, o gardadors,
sonatz trompas subre las tors.

La nueit qui sec la Sant-Laurent-Martir,
ó s'en van, viatjant, las estelas au cel,
lo vielh Loís, duc de las flors de lir,
lo duc chanut au regart jovencel,
lo duc chanut enten de Mort l'apel.

*Ne sonnez pas de la trompe, ô gardes,
ne sonnez pas de la trompe sur les tours.*

*Le duc Louis sait que Mort est prochaine,
très humblement il fait couper ses cheveux blancs,
orgueil de ses jours infirmes;
le duc Louis, dont l'écuyer s'empresse,
très humblement fait couper ses cheveux blancs.
Ne sonnez pas de la trompe, ô gardes,
ne sonnez pas de la trompe sur les tours.*

*Le duc Louis prie les saints de France
et d'Aquitaine, et pleure ses péchés.
Le bâtisseur du donjon d'Auzance,
qui de Chambon fonda les libertés,
invoque trois fois le Dieu des miséricordes.
Sonnez de la trompe, ô gardes,
sonnez de la trompe sur les tours;
reployez vos oriflammes :
le duc aux yeux charmeurs
est mort à Montluçon, sa joie et ses amours.*

Louis II de Bourbon, dit le bon duc, mourut en son château de Montluçon au mois d'août 1410. Il avait, en 1408, accordé à la ville de Chambon le droit de nommer des consuls pour l'administrer. C'est lui qui fit construire le château d'Auzance, démoli vers 1830. Il tomba

No sonatz trompas, o gardadors,
no sonatz trompas subre las tors.

Lo duc Loís sap que Mort es probdana,
mout humilment fai copar sos piaus blancs,
orguèlh de sos jorns rancs ;
lo duc Loís, dont l'escudier s'afana,
mout humilment fai copar sos piaus blancs.
No sonatz trompas, o gardadors,
no sonatz trompas subre las tors.

Lo duc Loís preja los santz de Fransa
e d'Aquitanha, e plora sos pechatz.
Lo bastidor de la motta d'Auzansa,
qui de Chambó fondet las libertatz,
clama tres vetz lo Dieu de las pietatz.
Sonatz trompas, o gardadors,
sonatz trompas subre las tors ;
replejatz vostras auriflors :
lo duc aus uelhs auzeladors
es mort a Montlussó, sa joia e sas amors.

malade le lendemain de la Saint-Laurent tout particulièrement marquée par des pluies d'étoiles filantes, d'où le nom de larmes de saint Laurent qui leur est donné.

XVIII

LE CHEVAL DÉROBÉ

XVIII

LO CHAVAU RAUBAT

LE CHEVAL DÉROBÉ

*Sur son cheval blanc qui va l'amble
l'évêque de Limoges est venu à Rougnat;
sire Trothard de Montvert, le seigneur de Magnat,
a dérobé le cheval pendant qu'il broutait dans un pré;
sur une vicille mule au dos décharné
l'évêque de Limoges à Limoges est retourné,
en disant : « Dieu fut bien sur un âne mené. »*

*Le seigneur au cheval secouant sa chaîne
a dit : « Beau cheval blanc, je vous donnerai l'avoine,
« de trèfle et de foin j'ai mon écurie pleine;
« je vous ferai, bel ami, un lit de paille douce. »
Au cheval le seigneur a donné son avoine,
au cheval le seigneur a donné de la paille douce.
Mais le cheval irrité a rompu sa chaîne.*

*Il a rompu sa chaîne et, comme les lévriers,
il galope, il trotte, et passe mont et plaine,
avide de boire à la Vienne
et de porter l'évêque selon ses saints désirs.*

LO CHAVAU RAUBAT

Subre son chavau blanc qui marcha l'ambladura
l'evesque de Lemotge es vengut a Runhac ;
en Trolhart de Montvert, lo senhor de Manhac,
a raubat lo chavau quan brostava en pastura ;
subre una vieilha mula au rastel descharnat
l'evesque de Lemotge a Lemotge es tornat,
dizent : « Dieu fuguet be subre un asne menat. »

Lo senhor au chavau secodent sa chadena
a dit : « Bel chavau blanc, vos balharai l'avena,
« de trefuelh e de fe ai mon escura plena ;
« vos farai, bel amic, un licit de palha lena. »
Au chavau lo senhor a balhat son avena,
au chavau lo senhor a balhat palha lena.
Mas lo chavau irat a romput sa chadena.

A romput sa chadena e, coma los lebriers,
galaupa, trota, e passa mont e plana,
atalentat de beure a la Vinhana
e de portar l'evesque a sos santz desiriers.

*Pour dire sa prière et chercher la fraîcheur
L'évêque de Limoges à sa tour est monté,
il a vu son cheval arrivant dans la cité,
il a crié : « Mon cheval qui va l'amble,
« et que déroba le brigand, rentre maintenant à l'écurie;
« joyeux serviteurs, au jardin vous avez assez chanté,
« prenez soin promptement
« de mon cheval préféré,
« servez-le comme un roi. »*

Le 30 juillet 1436, le seigneur de Magnat fit saisir, à Rougnat, les chevaux de Pierre de Montbrun, évêque de Limoges, en prétendant, à

Per dire sa pregiera e cerchar la freschura
l'evesque de Lemotge a sa tor es montat,
a vegut son chavau arribant en ciutat,
a cridat : « Mon chavau qui marcha l'ambladura,
« e que raubet l'arlot, ora rentra a l'escura ;
« joiós serventz, en l'hort es pro chantat,
« vistament prenetz cura
« de mon chavau d'elei,
« servetz-lo coma un rei. »

tort, que ce prélat, alors en tournée pastorale, n'y avait aucune juridiction religieuse.

XIX

L'ADIEU DU CONNÉTABLE

XIX

L'ADIEU DAU CONESTABLE

L'ADIEU DU CONNÉTABLE

*Charles, duc de Bourbon, connétable de France,
seigneur de la Combraille et du pays marchois,
vent oublier sa devise « Espérance »
et désormais ne plus croire en le roi François.
Elle finit la nuit d'été protégeant la fuite
de celui qui a maudît et la mort et la vie;
le jour monte, et la troupe affligée
des serviteurs suivant son palefroi
voit les yeux en pleurs du visage caché
par les plis du manteau relevé
et par le chapeau de pourpre, dans le matin serein.
Mais du cavalier la face dévoilée
montre, soudain, et barbe de givre
dont la blancheur vivante descend jusqu'au ceinturon,
et front ridé comme au poinçon.
Frappés par l'étrangeté de ces métamorphoses,
les serviteurs, aux âmes ébahies, pensent
que le connétable a vieilli de cent années
en cette nuit d'angoisse et d'or.
Le vieillard parle et dit : « Pardonnez ma ruse,
« je suis Montaignac, Montaignac d'Estansannes,
« un chevalier jadis vainqueur dans les mêlées.*

L'ADIEU DAU CONESTABLE

Charle, duc de Borbó, conestable de Fransa,
senhor de la Combralha e dau país marchés,
vol oblidar sa devisa « Esperansa »
e derenant no creire au rei Francés.
Finís la nueit d'estiu assostant la fugida
d'aquel qui maudisset e la mort e la vida ;
monta lo jorn, e la tropa marrida
daus servidors seguent son palafre
ve los uelhs lagremant de la chara esconduda
per lo desplejadís de la chapa aut tenguda
e lo chapel porprat, en lo mati seré.
Mas dau chavauchador la fassa decelada
monstra, ad estrós, e barba de gialada
dont la viva blanchor dessent dusqu'au cencho,
e front rimat coma au poncho.
Tabastatz per l'estranh d'aquelas trasmudadas,
pénsan los serventz a las anmas badas
que lo conestable a vielhit de cent annadas
en esta nueit d'aur e d'afan.
Lo vielhart parla e ditz : « Perdonatz mon enjan,
« sei Montanhac, Montanhac d'Estanhsanhas,
« un chavalier antan vencedor de mesclanhas.

« *Votre maître, en secret, se hâte vers les montagnes ;*
« *ô compagnons de sa gloire et de ses infortunes,*
« *la Fidélité et l'Amitié m'ont dicté cette ruse,*
« *puisque à la poursuite de mon seigneur s'est mis*
« *le Feu de la colère royale et de l'inimitié.*
« *Charles, duc de Bourbon, qui court à son destin,*
« *m'a fait le gardien muet de son suprême adieu*
« *jusqu'à la fin de cette nuit armée.*
« *J'en atteste le jour et le soleil de Dieu.*
« *Maintenant l'heure est venue, et par moi vous rend*
« *votre maître et le mien. »* [grâces
Le vieillard s'est tu ; dans l'aube rougeoyante,
les serviteurs de Bourbon, que dépouilla l'envie,
ont fléchi le genou sous son suprême adieu.

François I^{er}, à l'instigation de sa mère, la vindicative Louise de Savoie, venait de mettre, par un coup de force, la main sur les états du connétable de Bourbon qu'il voulut ensuite emprisonner. Celui-ci se dirigea, sous un déguisement, vers le château de Carlat en Haute-Auvergne. Jean de Montaignac, né au château d'Estansannes près

« Vostre mestre, en segret, landa vers las montanhas ;
« o compans de sa glòria e de sas malamanhas,
« m'an dictat est enjan Lijansa e Amistat,
« pueisque darrier mon senhor s'es botat
« lo Fuec de l'ira au rei e de la mauvestat.
« Charle, duc de Borbó, qui cort a son astrada,
« m'a fait lo gardian mut de son sobran adieu
« dusqu'a la fi d'aquela nueit armada.
« En ateste lo jorn e lo solelh de Dieu.
« Ora l'hora es venguda, e per me vos merceja
« vostre mestre e lo meu. »
Lo vielhart s'es taisat ; en l'auba qui rogeja,
los serventz de Borbó, que despolhet l'enveja,
an plejat lo genolh sotz son sobran adieu.

Chénérailles (Creuse), avait environ quatre-vingts ans, quand, à l'insu des serviteurs qui l'accompagnaient, il usa de ce touchant stratagème pour dépister les gens du roi. Malgré les conseils du sage et héroïque vieillard, le connétable passa au service de l'étranger.

XX

LA FÉE DE LEYRAT

XX

LA FADA DE LEIRAC

LA FÉE DE LEYRAT

*Dans le château de Leyrat, dont les ruines muettes
se hérissent de serpents sous les pas des bûcherons,
chaque nuit vient dormir une fée aux cheveux roux.
Tout le jour elle court, invisible, les ravins,
les brandes et les collines ou chemine dans les airs.
Parfois, faisant sa retraite
de l'azur brûlant où palpite
la brise d'été,
elle suit l'alouette qui semble
voler jusqu'au soleil pour y bâtir son nid.
Elle contemple alors le pays de Combraille,
ses rivières, ses ruisseaux où le corbeau se mire,
ses vallées et ses bois et ses étangs profonds,
ses bruyères, ses buis et ses bouquets de houx
énormes et ronds.
Elle voit les rochers où le lézard sommeille,
les donjons à demi écroulés où butine l'abeille
et les métairies bruissantes de chansons et de cris.
Aujourd'hui, près des haies, les petits valets réjouis
disputent une mûre aux guêpes
ou couronnent de joncs leurs têtes brunes;
dans les cours rient des paysannes,*

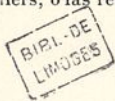
LA FADA DE LEIRAC

El chastel de Leirac, dont las mudas ruinas
s'erissan de serps sotz los pas daus buschairós,
chasqua nueit ven dormir una fada aus piaus ros.
Tot lo jorn ela cort, invesibla, rabinas,
brandas e pueis o chamina en los airs.
A las vetz, fazent sos repairs
de l'azur ardent ó trembla
l'aura d'estiu,
ela sec l'alauva qui sembla
volar dusqu'au solelh per i bastir son niu.
Ela avisa laor lo país de Combralha,
sas ribieras, sos rius ó lo corb se miralha,
sas combas e sos boscs e sos estanhs prions,
sas brugieras, sos bus e sos boissós d'arfuelha
enormes e redons.
Ela ve los rochiers ó lo lazert somelha,
los domnhós miei crollatz ó floreta l'abelha
e los mas brugissentz de chansós e de critz.
Huei, pres daus plais, los ragatz rejauvitz
dispútan una mora a las burgaudas
o corónan de jones lors chabessas neiraudas;
permiei las cortz rison de las braiaudas,

*avec un seau de lait elles reviennent de traire.
Des jeunes gens aiguisent la faucille claire
ou graissent la roue qui geint
ou parlent à leurs bœufs liés au joug.
Les épis des blés sont mûrs,
et, devant les maisons aux derniers toits de chaume,
les dernières fileuses de Combraille
disent de vieux mots doux et forts.
Du haut des airs tristement les écoute
la fée qui regrette les âges morts;
si souvent leur vue l'a arrachée
à la joie ou aux consolations,
si souvent les regards de ces femmes semblaient
crier : « Ils sont morts,
« les temps des chevaliers, où les reines filaient. »*

Le château de Leyrat, maintenant en ruine, commandait, jadis, les

ambe un cibre de lait revénon d'ajostar.
Daus gartz agúsan lo volam clar
o gráissan la roda qui bralha
o pàrlan a lors buòus liatz.
Maduras son las espijas daus blatz,
e, davant las maisós aus darrièrs teitz de palha,
las filairitz darrièras de Combralha
dizon de vielhs motz dous e fortz.
De l'aut daus airs tristament las escouta
la fada regretant los atges mortz ;
tant sovent lor veguda l'a toute
a la joia o aus conortz,
tant sovent los regartz d'estas femnas semblàvan
criidar : « Son mortz,
« los temps daus chevaliers, ó las reinas fialàvan. »



gorges de la Voueize, près de Chambon.

TABLE

I. — <i>L'Ermitte</i>	16
II. — <i>La Fleur d'or</i>	20
III. — <i>L'Armée ailée</i>	24
IV. — <i>L'Arrivée.</i>	30
V. — <i>Le Songe</i>	36
VI. — <i>Le Chant du prévôt Gérard</i>	40
VII. — <i>L'Emeraude.</i>	46
VIII. — <i>La Voix qui chante</i>	52
IX. — <i>Le Retour</i>	58
X. — <i>La Vieille</i>	64
XI. — <i>Liesse.</i>	70
XII. — <i>Le Guetteur</i>	76
XIII. — <i>Le Tribut des jongleurs</i>	82
XIV. — <i>Frère Sylvain</i>	88
XV. — <i>Le Puy ferré</i>	94
XVI. — <i>Le Comte aux manteaux d'or</i>	98
XVII. — <i>Le bon Duc</i>	104
XVIII. — <i>Le Cheval dérobé</i>	110
XIX. — <i>L'Adieu du connétable</i>	116
XX. — <i>La Fée de Leyrat</i>	122

TAULA

I. — L'Ermita.....	47
II. — La Flor d'aur	21
III. — L'Host alada.....	25
IV. — L'Arribada.....	31
V. — Lo Somje.....	37
VI. — Lo Chant dau prebost Geral.....	41
VII. — L'Esmerauda	47
VIII. — La Votz qui chanta	53
IX. — Lo Retorn	59
X. — La Vielha	65
XI. — Baudor	71
XII. — La Gaita.....	77
XIII. — La Soldada daus joglars.....	83
XIV. — Frair Silvan.....	89
XV. — Lo Puei ferrat.....	95
XVI. — Lo Comte aus mantels dauratz.....	99
XVII. — Lo bon Duc.....	105
XVIII. — Lo Chavau raubat.....	111
XIX. — L'Adieu dau conestable.....	117
XX. — La Fada de Leirac.....	123

IMPRIMERIE OCCITANIA
7, RUE OZENNE -- TOULOUSE



